

SYLVAIN  
TESSON

# FEMME DE PLUME

Dans la bibliothèque d'un naturaliste, on devrait trouver les *Chasses subtiles* d'Ernst Jünger, les *Souvenirs entomologiques* de Jean-Henri Fabre et les guides de la collection Delachaux et Niestlé (permettant de s'aventurer par les grèves et par les champs en saluant de leur nom les habitants qui les peuplent). Ces ouvrages tiennent bon rang dans le bureau de l'écrivain Fabienne Raphoz. En son colombier du Quercy, cette « ornithophile » partage sa vie entre la poésie, la lecture de forts ouvrages, l'observation des oiseaux. Parfois, elle quitte sa tour, part en voyage. De son Causse voisin jusqu'aux bords du Nil, des Amériques au Sénégal, partout elle reste à l'affût, rêvant de surprendre la Chevêche d'Athéna, le Moqueur polyglotte ou le Troglodyte mignon. Dans une main, une paire de jumelles, dans l'autre, un stylo. Elle nous l'apprend : la contemplation des bêtes fouette l'inspiration et ouvre la pensée à de vastes méditations. L'écrivain les a recueillies dans *Parce que l'oiseau*, « carnets d'été d'une ornithophile » (au verbe aussi stylé qu'une livrée de Rougequeue à front blanc). À chaque apparition d'oiseau, jaillit la pensée.

La seule lecture de l'index est un enchantement : par la grâce alphabétique, Pessoa voisine avec le Petit-duc scops, Pascal Quignard avec la Poule, Champollion avec le Chardonneret élégant. C'est que Fabienne Raphoz ne se prive d'aucune manifestation de la beauté : elle vénère la littérature, les arts et les bêtes. Elle nous révèle son secret. Pour rencontrer une bête, il faut se conduire avec politesse : « ne pas la déranger, c'est faire comme elle, se poser là, et ne plus bouger ». Il faut les aimer. Peut-être alors émettons-nous des « vibrations positives leur signifiant l'individu biophile parmi l'espèce opportuniste et prédatrice que nous sommes ». Biophile (nom de la

collection dirigée par l'auteur, chez José Corti) signifie « l'amoureux du vivant ». L'écrivain répond à la question qui taraude les esprits fatigués par les hommes : comment échapper au désespoir d'appartenir à une espèce dont le propre est de détruire ce qui n'est pas elle-même ? Raphoz a trouvé le moyen : moissonner chaque jour la vision d'un oiseau. Se lustrer le regard de leur beauté pure. Pourtant sur la Terre, le vivant recule, terrassé par la démiurgie humaine. Et même quand de tels « oiseaux font l'objet d'un rigoureux programme international de sauvegarde », l'ornithophile n'est pas dupe : « l'infime toujours, à sauver, cet infime qui nous sauve, provisoirement ».

Les oiseaux décollent, les arbres bruissent et l'esprit vole. Raphoz étudie le chant des oiseaux : « tous les espaces sonores, pour moi, ont la force évocatrice d'un souvenir d'enfance ». Parfois, elle chante l'incomparable bonheur de « nommer » les espèces découvertes : « nommer c'est peut-être posséder mais sans dommages co-latéraux ». En d'autres pages, la méditation se fait heideggerienne : « Entrer dans la forêt, c'est faire l'expérience d'une remontée concrète du temps, dans l'espace. »

Devant le Jabiru du Sénégal, Raphoz se souvient de « l'oiseau-ba » égyptien, que les hiéroglyphes représentent comme « une sorte de faucon à tête humaine ». Elle avance sa théorie : et si la migration des oiseaux avait inspiré aux mystiques l'idée du voyage des défunts dans les « outre-mondes » ?

Lecteurs ! Lisez *Parce que l'oiseau* et, de temps en temps, levez les yeux vers le ciel, saluez les oiseaux, aimez-les passionnément. Alors vous viendront de hautes pensées « selon un mouvement naturel qui transforme une vision concrète en pensée abstraite »...

★★★★ *Parce que l'oiseau* par Fabienne Raphoz, 192 p., José Corti/Biophililia, 15 €

---

La contemplation  
des bêtes fouette  
l'inspiration et ouvre  
la pensée à de vastes  
méditations